PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

3me ANNÉE. — N° 8. Février 1888.

SOMMAIRE :

LIBRES PENSÉES

NOUVELLES EXPLICATIONS

Quoique n'étant pas encore terminée, l'étude contradictoire que nous consacre M. Gabriel Delanne dans le dernier numéro du *Spiritisme*, (2me quinzaine de janvier) touche déjà à un nombre suffisant de questions importantes, pour nous permettre d'y répondre en attendant ses prochaines conclusions. Notre confrère du *Spiritisme* voudra bien, nous l'espérons, ne voir dans notre empressement à discuter ses arguments, que notre sincère désir d'élucider les points en litige et non pas, ainsi qu'il le pourrait croire, un amour trop exagéré pour la polémique. Du reste il pourra remarquer, à ce sujet, que si polémique il y a, c'est lui-même qui l'a commencée et que nous ne faisons ici qu'user de notre droit de légitime défense, en discutant une fois de plus ses affirmations sur Dieu et ses attributs, auxquels nous ne lui refusons certainement pas le droit de croyance, ainsi qu'il semble vouloir le laisser supposer, mais qu'il ne nous paraît pas encore démontrer d'une manière tellement évidente que nous ne puissions réclamer celui de libre examen.

Ceci dit, afin de replacer la discussion sur son véritable terrain, examinons donc les nouveaux arguments de M. Gabriel Delanne.

Notre confrère nous reproche, tout d'abord, la subtilité de notre interprétation sur sa première proposition émise : « toute loi est la « traduction de la volonté d'un être conscient ; or, la loi étant éternelle « témoigne de la volonté d'un être éternel » et, procédé au moins étrange, c'est justement par une subtilité, des plus fortes, s'il en fut, qu'il réfute notre argument sur l'impossibilité de concevoir une

éternité antérieure à une autre éternité. « Vous confondez, nous dit M. Delanne, l'univers et la loi ; la loi est la volonté réalisée de Dieu, elle est donc éternelle comme lui, tandis que l'univers n'étant que l'effet de la loi ne peut être coéternel à Dieu. Il n'y a donc pas de coéternité de l'œuvre et de l'ouvrier, partant pas de contradiction, ni avec le Livre des Esprits, ni avec la raison. »

Pardon, cher confrère, pourriez-vous nous expliquer, je vous prie, comment vous concevez une loi existante, sans sa réalisation objective ? Les lois d'attraction, de justice, de solidarité, par exemple, peuvent-elles exister sans raison d'être ? Attraction de qui, à quoi ? Justice, à l'égard de qui ? Solidarité entre qui ? Il nous semble voir la loi d'attraction s'exerçant dans le vide et la solidarité imposée à la solitude. Dieu, Loi et Univers, sont trois idées forcément inséparables ; on ne comprend pas plus Dieu sans volonté, c'est-à-dire sans loi, que la loi sans quelque chose sur laquelle elle s'exerce, et si vous n'avez pas d'autre argument pour démontrer l'antériorité de l'entité divine à l'univers, ce n'est vraiment pas la peine de discuter.

Il est bien certain que lorsque on veut quand même et de parti pris, mettre à la base d'un édifice ce qui en réalité devrait en être le couronnement, on est alors dans l'obligation de passer par certaines nécessités indispensables à la consolidation de cette base. Supprimez ces nécessités qui affermissent la base et voilà l'édifice renversé. C'est ainsi qu'en persistant à placer à la base de notre philosophie l'idée incompréhensible de Dieu, vous êtes forcé de la consolider par d'autres idées, non moins abstraites, telle par exemple que celle de création sans laquelle l'idée de Dieu devient pour ainsi dire inutile. Or, pouvez-vous concevoir une création ? Pouvez-vous admettre que ce qui est n'a pas toujours existé et n'existera pas toujours ? Comprenez-vous le néant faisant surgir soudain de ses flancs pleins de vide une substance quelconque si impondérable soit-elle ? Pouvez-vous supposer à l'infini de l'espace, une limite de temps ? En un mot, l'univers que vous constatez infini, peut-il ne pas être éternel ? Si nous ne pouvons savoir tout ce qui est, nous comprenons du moins tout ce qui ne peut pas être, et puisque vous admettez pour la toute-puissance, l'impossibilité de faire des absurdités, puisque vous limitez sa possibilité à l'absurde, reconnaissez donc avec nous qu'il est absurde de supposer que de rien il soit possible de faire sortir quelque chose et que, partant, la création ne saurait exister sans le miracle que vous rejetez comme nous, d'accord en cela avec la raison, si ce n'est avec le Livre des Esprits.

L'idée d'Immortalité vous est chère comme à nous ; pourquoi repoussez-vous donc celle d'*Innativité ?* Tout ce qui commence finit ; tout ce qui ne finit pas n'a jamais dû commencer ; le *toujours* de l'avenir doit nécessairement impliquer le *jamais* du passé ; telle est pour nous l'inexorable conclusion : Eternité, qui se dégage de cette non

moins inexorable constatation : Infini. L'univers est éternel parce qu'il est infini ; une ligne illimitée ne peut pas avoir été commencée ; elle a été, est et sera éternellement existante ; démontrez-nous le contraire et nous pourrons alors croire à la création sans être obligé de recourir au miracle, c'est-à-dire à l'absurde.

C'est sortir des bornes d'une saine philosophie positive, dites-vous, que de vouloir sonder l'inconnaissable. Soit, mais pourquoi nous demandez-vous alors de définir les lois naturelles, aussi inconnues et incompréhensibles pour vous que pour nous ? De ce qu'un enfant ne peut compter jusqu'à 10 faut-il donc lui imposer l'obligation de compter jusqu'à 100 ? C'est pourtant ce que vous essayez de faire et voudriez nous voir faire. Etrange logique ! Vous avouez ne rien savoir sur le commencement des choses et vous affirmez qu'elles ont commencé, vous prétendez savoir qui les a faites ! Vous reconnaissez que tout est mystère, puis, parce que nous l'avons dit avant vous, vous nous traitez d'ignorants et de présomptueux et pour justifier ces épithètes quelque peu discourtoises, vous n'avez d'autre argument à nous offrir que des affirmations purement gratuites ! Après ce qui vous est connu : l'existence des lois universelles, vous constatez un inconnu : le début et l'organisation de ces lois, et, plus haut que cet inconnu vous prétendez connaître encore quelque chose ! Vous savez vos lettres, mais vous ignorez la combinaison des syllabes et vous affirmez pouvoir lire ! Allons, cher confrère, avouez donc, et cela excusera vos expressions peut-être un peu vives, que s'il y a ignorance ou présomption — qui n'en a pas sa petite dose ? — nous pouvons, à votre exemple, vous gratifier d'une part au moins égale à celle que nous conservons pour nous, de vos épithètes si fraternellement familières. L'orgueil ne consiste pas à chercher, il consiste surtout à affirmer sans connaître. Or, vous ne connaissez pas plus que nous l'organisation intime de l'univers ; devant le spectacle imposant de l'universelle nature, vous êtes comme nous et pas plus que nous, c'est-à-dire dans une ignorance absolue ; mais là où nous disons mystère, vous dites, vous, certitude, et c'est vous qui nous traitez d'orgueilleux !

« Je ne puis m'empêcher, disiez-vous dans un précédent article, de « considérer avec pitié ceux qui prononcent souverainement sur toutes « choses, du haut de leur ignorance et de leur fatuité, » et c'est vous, tout le premier, qui voulez imposer comme certaines, les hâtives conclusions de votre imagination ! C'est nous qui disons modestement, j'ignore, c'est vous qui dites inconsidérément, je sais, et qui essayez après cela de nous présenter à vos lecteurs comme pleins de présomption et de suffisance ! Allons, allons, cher confrère, un peu plus de modération dans vos expressions, remarquez que c'est généralement celui qui a tort qui se fâche et au lieu de vous égarer dans d'acrimonieuses critiques, à l'égard de ceux qui ne pensent pas comme vous,

présentez-nous donc plutôt quelques-uns de ces bons et solides arguments dont vous nous parlez et que nous serons toujours prêt à examiner avec une entière bonne foi. Mais ne croyez pas que c'est en reproduisant sous une autre forme, l'argument tant de fois répété de l'effet concluant à la cause, que vous arriverez à élucider victorieusement le problème. Dieu, s'il existe, ne se démontre pas par un syllogisme; ce ne serait certainement pas la peine de tant discuter, et nous ne comprendrions vraiment pas pourquoi tant de graves penseurs, tant d'intelligences élevées, aient écrit si longuement sans jamais arriver à conclure sur un problème qu'une simple formule suffirait à résoudre. Vous en êtes cependant encore là, et nous sommes bien étonné que depuis si longtemps que dure la dispute entre croyants et athées, on n'ait pas encore pu trouver un autre argument, pour prouver l'existence de Dieu, que celui si peu démonstratif sur lequel s'appuie, *avec une persévérance digne d'un meilleur sort*, l'école spiritualiste :

Tout effet intelligent a forcément une cause intelligente.
Or, l'univers *est un effet* intelligent.
Donc il a une cause intelligente: Dieu.

Vous savez pourtant, aussi bien que nous, qu'un syllogisme n'a de valeur qu'alors que la mineure est absolument démontrée, c'est-à-dire axiomale comme sa majeure. Dans : l'univers est un effet intelligent, effet est donc de trop; or, supprimer l'effet c'est supprimer la cause, et voilà comment le fameux et soi-disant irréfutable argument se trouve réduit à une simple pétition de principe sans nulle valeur. Et puisque nous en sommes aux syllogismes, voulez-vous nous permettre, cher confrère, de soumettre les suivants à votre judicieuse appréciation :

Tout ce qui est illimité n'a ni commencement ni fin.
Or, l'univers n'a pas de limites.
Donc il n'a jamais commencé et ne finira jamais.

Ou bien :

Tout ce qui est infini est éternel.
Or, l'univers est infini.
Donc il est éternel.

Ceci ne démontre certainement pas la non existence de Dieu, ce dernier terme n'exprimant pas une pensée définie et n'étant pas tellement inséparable de l'idée de cause première qu'on ne puisse l'en dégager ; mais, de l'éternité passée et future de l'univers, il faut, si l'on tient à conserver l'idée de Dieu, conclure à sa coéternité avec l'univers, c'est-à-dire se mettre franchement en contradiction avec le Livre des Esprits. Reprenant donc notre précédente argumentation, nous la résumons de nouveau de la manière suivante :

Ou il y a cause première, et alors l'univers n'est pas éternel, partant la loi non plus, contrairement à ce qu'affirme M. Delanne,

puisque on ne peut pas plus concevoir la loi sans l'univers que M. Delanne ne conçoit la loi sans Dieu ; ou il y a coéternité de ces trois principes : Dieu, Loi, Univers et alors le Livre des Esprits a tort et il faut le reconnaître.

* * *

Arrivons maintenant à la question non moins intéressante des attributs de Dieu : Justice, Puissance et Bonté infinies.

Nous avons dit et « maintenons » que ces attributs sont contradictoires, et, chose des plus remarquables, c'est en soutenant le contraire que M. Delanne nous a fourni inconsciemment les meilleurs arguments pour réfuter l'idée miraculeuse de création, c'est-à-dire de l'antériorité de son Dieu à l'univers. Mais, passons, comme dit notre confrère, et examinons à nouveau ces attributs que l'on s'obstine à nous présenter comme inséparables de l'idée divine. Admettons-le un instant ; mais alors comment conciliez-vous cette justice, émanant selon vous de ce principe supérieur que vous appelez Dieu, avec cette puissance et cette bonté que vous lui accordez également ? Dieu est bon, il est juste, il est tout puissant, et sa première action créatrice, sa première loi réalisée, c'est d'imposer à ses créatures une presque éternité de souffrances avant d'arriver à un, bonheur relatif, puisqu'il ne doit jamais égaler le sien, alors que lui a éternellement possédé, — c'est-à-dire n'a jamais acquis — une perfection sans égale ! Comment, Dieu est bon et il laisse souffrir ses créatures, il est tout puissant et sa loi ne peut leur épargner la souffrance, il est juste et il fait de la souffrance une condition essentielle de progrès pour ses créatures alors qu'il ne se l'applique pas à lui-même ! Allons donc ! quel que soit notre désir de conciliation, dirons-nous, en copiant textuellement notre confrère du *Spiritisme*, « nous ne pouvons admettre ces idées caduques et démodées » qui se contredisent si évidemment entre elles. Mais entrons plus avant dans le fond de la question. M. Delanne nous dit au début de son article, que du moment que Dieu est, sa volonté, c'est-à-dire la loi, existe. Il y aurait donc toujours eu justice, même avant la création de l'univers. Or, Dieu crée l'univers et dit : En vertu de ma loi de justice, les êtres souffriront pour acquérir le bonheur. Mais lui, qui a toujours plané sur un sommet inaccessible pour nous, il était donc dans un état contraire à sa loi, c'est-à-dire à sa volonté, puisque ayant toujours possédé la perfection, il n'avait jamais souffert pour l'acquérir ? Vous personnifiez l'idée de justice en la rendant synonyme de volonté divine. Mais, en donnant à votre Dieu l'éternelle perfection ne comprenez-vous donc pas que vous le placez lui-même dans une situation éternellement en opposition avec sa propre volonté ? Dieu a pour volonté : la justice ; l'expression de cette justice c'est l'obligation de souffrir pour progresser, et lui, l'auteur de cette justice, dont tous les progrès ont été éternellement

réalisés, n'a pas passé par cette nécessité, c'est-à-dire a toujours été dans un état contraire à cette justice !

Il y a là un nouveau dilemme qui nous parait bien difficile à résoudre pour ceux qui veulent conserver l'idée du Dieu-Créateur et concilier ensemble l'infinie justice et l'éternelle perfection qu'ils lui accordent :

Ou Dieu a fait acte de justice en imposant à ses créatures l'obligation de souffrir pour progresser, et alors il bénéficie lui, l'éternellement parfait, d'une monstrueuse iniquité ; ou bien c'est son état à lui qui représente la parfaite justice, et alors le nôtre étant contraire s'en éloigne d'autant.

Il y aurait bien un moyen de concilier l'idée d'éternelle perfection avec celle d'infinie justice ; ce serait de représenter Dieu à la pensée comme étant l'expression constante de la perfection *réalisée*. Il serait aux humanités ce que celles-ci sont à l'homme, c'est-à-dire qu'il souffrirait et progresserait avec nous. Il serait éternellement parfait parce qu'il représenterait toujours, à n'importe quel instant de l'éternité, le degré le plus élevé de la perfection réalisée, puisqu'il les résumerait toutes. Il serait infiniment juste, parce qu'il subirait lui-même ce que nous subirions tous avec lui. Il y aurait, pour ainsi dire, entre lui et nous, un perpétuel échange d'actions et de réactions : du tout à chaque partie, de chaque partie au tout. Mais il ne serait plus alors le Dieu créateur ; ce ne serait plus ce sublime ouvrier qui, ayant construit la machine universelle, en dirigerait et en surveillerait constamment les ressorts, puisque, éternellement lié à l'humanité dont il serait en même temps et la résultante et la cause, il ne serait rien sans elle comme elle ne serait rien sans lui. On pourrait le définir, ainsi que le fait M. Delanne, en disant « qu'il est la vie éternelle se développant « dans l'éternité des âges, la source de l'énergie perpétuellement « radiante dans toutes les directions de l'infini » mais alors que deviendraient ces mots de création et de cause première, que notre confrère emploie si souvent ; que devient le fameux syllogisme concluant de l'effet à la cause, de l'œuvre à l'ouvrier ? Et le Livre des Esprits, pensez donc ! qui veut Dieu immuable, créateur de l'univers, qui ne veut pas confondre la créature et le créateur, qui veut l'univers machine et le Dieu mécanicien et qui repousse le Dieu panthéiste c'est-à-dire le *Grand Tout*.

Il est certainement très facile de rester toujours d'accord avec tout le monde, surtout sur cette indéchiffrable problème de la divinité où l'on se plait généralement à remplacer les idées par des mots. Il suffit pour cela de dire tantôt que Dieu est la cause première, le moteur primordial ; tantôt la vie universelle, la source de l'énergie perpétuellement radiante ; tantôt qu'il est immuable et possède l'éternelle perfection, tantôt qu'il est le perpétuel et inextinguible devenir ;

mais ce sont là des définitions qui, rapprochées, se contredisent entre elles, et mieux vaudrait, à notre humble avis, avouer modestement qu'il y a là un mystère encore indéchiffrable et devant lequel on ne saurait affirmer ni nier en connaissance de cause. Et voilà justement le reproche que nous faisons au Livre des Esprits, comme à tous ceux, du reste, qui placent l'idée de Dieu à la base de leur système philosophique. Ils affirment sans expliquer, c'est-à-dire sans faire comprendre, et au lieu de présenter à la conscience humaine quelque chose de rationnel et d'acceptable, ils lui demandent la foi sans contrôle, la croyance sans libre examen. Quand on ne raisonne pas on est bien près d'être un imbécile, quand on raisonne on est traité d'orgueilleux ; mais, mieux vaut encore s'exposer à recevoir cette dernière épithète que de mériter la première, et c'est pourquoi nous ne cesserons de réclamer des explications claires et franches sur cette encore insoluble question divine dont la solution nous intéresse tous à un si haut degré. Nous croyons avoir démontré par des arguments, qui nous paraissent irréfutables, l'impossibilité de concevoir un commencement à l'univers, c'est-à-dire une création, et cela, quoi qu'en dise Monsieur Delanne, nous assure beaucoup mieux l'immortalité de notre être que la croyance en une puissance invisible qui tiendrait dans ses mains, pouvant le couper à son gré, le fil mystérieux de nos destinées.

Que l'on veuille bien réfuter catégoriquement ces arguments et au lieu de tourner continuellement autour de la question en répondant à une interrogation positive par des affirmations purement métaphysiques, c'est-à-dire subtiles et insaisissables s'il en fut, ne pas nous forcer à rester dans un cercle vicieux sans espoir d'élucider jamais le problème. Y-a-t-il eu, oui ou non, création ? Est-il possible que l'univers étant infini ait eu un commencement ? Telle est le problème qu'il importe de résoudre tout d'abord avant de s'égarer inutilement dans des dissertations sans fin sur une hypothèse dont l'affirmation ou la négation ne peuvent-être rationnellement résolues avant l'élucidation complète des deux questions précitées. Nous ne demandons pas la démonstration positive et absolue de la création, ce serait nous montrer trop exigeant et nous ne voudrions pas mériter ce reproche ; nous demandons simplement de nous démontrer la possibilité d'une création sans le secours du miracle, c'est-à-dire de l'absurde, et ceci admis, nous pourrons alors discuter sur l'hypothèse divine et ses attributs supposés.

Mais ne commençons pas à rebours ; ne faisons pas d'une hypothèse une question de principe absolu, ne brodons pas inutilement sur elle nos pauvres conceptions humaines, ne la personnifions pas par un mot sans signification déterminée, car ce serait alors renoncer volontairement à toute méthode positive et se refuser de parti pris à rechercher sincèrement la vérité, sous prétexte qu'on la connait et la com-

prend, alors que l'on est absolument incapable de l'expliquer et de la faire connaître à autrui.

*
* *

Il y a deux manières d'envisager la question Dieu : la première consiste à rechercher des preuves et des arguments positifs pour ou contre ; la seconde, moins précise, mais tout aussi démonstrative peut-être, selon que reconnaissant l'impuissance de la raison on laisse au sentiment le soin de conclure sans elle, consiste à rechercher dans la contemplation de l'infini le mystérieux secret de son existence. « Là où « la science se trompe, là où la philosophie se perd, le cœur reprend « la lutte et triomphe : il déchire le voile de l'infini et nous montre « Dieu au centre attractif des forces de l'amour. » Ainsi s'exprimait l'Esprit Alpha,— un de ceux que nous croyons supérieur, oui, Monsieur Delanne — dans une fort belle communication, alors que par un éloquent langage il s'efforçait de démontrer qu'à côté de l'inanité de la raison, le cœur savait bien montrer à l'âme humaine le chemin qui conduit à la divinité.

Nous ne voyons pas, en effet, par quel argument victorieusement démonstratif il serait loisible d'affirmer l'existence ou la non existence de cette entité que l'on nomme Dieu, et dont la nature essentiellement indéfinie et inconnue échappe, par cela même, à tout raisonnement positif ; mais faut-il donc en conclure que là où la raison est impuissante le sentiment seul devient suffisant à déchiffrer l'énigme ? Nous ne le pensons pas, et quelle que soit notre sympathie habituelle pour les idées si brillamment et si rationnellement exprimées par l'Esprit Alpha dans ses substantiels messages, il ne nous paraît pas qu'en matière de sentiment, la question Dieu ne puisse encore être envisagée sous ses deux aspects contradictoires d'affirmation ou de négation, ainsi qu'elle se présente à la raison.

Qui dit sentiment, dit sensation particulière à chacun : les uns, optimistes de parti pris, ne voient dans la contemplation de la nature qu'une nouvelle occasion de s'incliner devant une majesté grandiose et sublime à laquelle ils attribuent toutes les harmonies, toutes les splendeurs que l'infini révèle ; les autres, pessimistes quand même, évoquent à leur tour toutes les obscurités, toutes les discordances qui règnent dans la nature et, forts de cette constatation, en concluent à la négation de cette soi-disant perfection divine dont l'œuvre serait, selon eux, si incomplète et si imparfaite encore.

Que peut faire l'âme humaine devant ces sensations, ces sentiments divers qui l'assaillent, si ce n'est douter et attendre ?

. . . .

Dans le silence des nuits étoilées, alors que l'activité terrestre semble pour un instant suspendue et que, seul en face de l'universelle nature, l'homme se recueille dans une muette et profonde contemplation, le

mystérieux problème des causes premières surgit à sa pensée et vient jeter en son âme une irrésistible et poignante incertitude. L'Infini est là, devant lui, et, dans l'azur profond qui se déroule sur sa tête, chaque regard d'étoile se transforme pour lui en un indéchiffrable point d'interrogation. A ces heures de solitude et de silence, l'âme se sent oppressée par le doute. Elle voudrait aimer et trop souvent, hélas ! il faut qu'elle maudisse et blasphème !

D'où viens-tu, brise légère, avant d'emprunter aux calices odorants des fleurs endormies leurs plus suaves senteurs, peut-être, as-tu passé sur quelque champ de carnage et nous apportes-tu, sournoisement cachés par ta fraîcheur embaumée, les plus pestilentiels arômes? Peut-être, t'unissant à d'autres brises, tes sœurs, seras-tu demain aquilon, et faisant bouillonner la tempête dans ces flots aujourd'hui tranquilles, briseras-tu comme de chétifs roseaux ces nombreux navires qui les sillonnent et portent des fils à leurs mères ! Et vous, mondes brillants, qui roulez silencieusement dans l'espace, qui sait combien de cris d'agonie retentissent à votre surface, combien d'iniquités, de crimes et de folies s'y perpétuent ? Si quelque grand penseur doit y voir le jour, si un de ces sublimes régénérateurs de l'humanité doit plus tard y porter la parole de vérité et d'amour, qui sait que de souffrances morales, que de tortures physiques lui seront imposées avant qu'il soit compris et aimé ! O nature ! qu'es-tu donc, et pourquoi donc en toi cet incessant mélange de bien et de mal, d'harmonie et de discordance, de sublimité et d'horreur !

C'est dans le livre toujours grand ouvert de l'Infini, que l'homme puise la vraie nature de ses pensées et de ses sentiments. Que sont tous ces systèmes philosophiques, la plupart confus et péniblement échafaudés sur des bases fragiles ? que deviennent ces idées préconçues, imposées à l'esprit humain comme une lourde chaîne d'esclavage, devant le spectacle grandiose d'une nuit étoilée ?

Là point de dogmes, point de bornes à la pensée, elle peut ouvrir librement ses ailes et contempler face à face l'imposante majesté de la nature. Et si devant cette majesté, elle se sent tout d'abord humble et chétive, ce premier sentiment de timide soumission ne tarde pas à l'abandonner, et forte de son désir de savoir, consciente de sa nécessité de connaître, elle s'élance en un essor progressif à la conquête de la vérité. L'homme se voit bien petit, il est vrai, devant l'immensité de l'infini, mais quelque chose est en lui, âme, pensée ou intelligence, dont il ne peut à son gré modérer le rapide vol et qui l'entraîne malgré lui jusqu'aux plus inaccessibles sommets.

C'est alors que ce sentiment, dont nous parlions tantôt, et qui lui dit tour à tour, enthousiasme ou révolte, admiration ou blasphème, s'empare irrésistiblement de lui et fait surgir en son âme, un doute rongeur sur ce qu'il a toujours considéré comme des vérités absolues.

Partout le mal côtoie le bien; à côté d'un monde brillant dans toute la splendeur de sa plénitude acquise, un autre monde obscur, encore à sa genèse, entrouvre ses entrailles et dans un douloureux effort, fait surgir à sa surface les éruptions volcaniques et les bouleversements chaotiques, pendant qu'un autre monde voisin s'éteint silencieux, dans les dernières convulsions de l'agonie (1) Là l'harmonie d'une nature luxuriante et féconde; là le désordre et l'impuissance d'une nature incomplète et stérile.

Et si détournant ses regards de l'incommensurable infini, où tant de mondes naissent, vivent et meurent, où tant d'obscurités coudoient tant de lumières, l'homme replie de nouveau sa pensée vers sa pauvre planète, image minuscule du Grand Tout de l'immensité, il y retrouve encore les mêmes laideurs à côté des mêmes beautés, les mêmes petitesses à côté des mêmes sublimités.

Que faut-il donc penser? Que faut-il croire? D'où vient le bien? D'où vient le mal? Proviennent-ils de Dieu ou de l'homme ou ont-ils donc tous deux une commune origine? Autant de points d'interrogation devant lesquels la pensée humaine s'incline indécise et irrésolue et que nulle philosophie n'a pu encore résoudre.

Le spiritisme, il est vrai, a soulevé le voile qui nous cachait l'au-delà; à la désespérante obscurité du néant, il a opposé, en la démontrant, la lumineuse et consolante vérité d'outre-tombe; par les existences successives il nous montre, il est vrai, le processus incessant de tous les êtres vers un éternel idéal de perfection; mais en nous donnant cette certitude, en faisant de notre progrès la conséquence de nos seuls efforts, ne semble-t-il pas aussi nous faire comprendre que le peu de bien que nous trouvons en nous et autour de nous, c'est nous qui l'avons conquis sur la nature elle-même? Et la nature est l'œuvre de Dieu, nous dit-on! Etrange conclusion! Dieu fait la nature imparfaite, il nous crée imparfaits; nous partons tous, choses et êtres, de cet état d'infériorité, nous nous élevons par nous-mêmes, acquérant chaque jour de nouveaux progrès au prix de nouvelles luttes, conquérant à chacune de nos existences de nouvelles perfections au prix de nouveaux efforts, et l'on nous dit que le Mal, c'est-à-dire l'infériorité, est notre œuvre, et le Bien, l'unique réalisation de la pensée divine!

Voilà ce que notre raison et notre sentiment ne peuvent admettre. Si à l'éternité de l'univers, seule idée admissible, selon nous, nous ajoutons celle non moins évidente du perfectionnement de l'homme par l'homme, nous ne pouvons alors nous empêcher de douter de cette

(1) L'exception, dit-on, confirmant la règle, nous profitons de celle qui nous est offerte au sujet de l'hypothèse, ici émise, en faveur des mondes mourants — l'hypothèse opposée des mondes grandissants nous étant plus chère depuis longtemps — pour témoigner à notre ami Lebay combien pour tout le reste, nous aimons à nous rallier complètement à son abondante et solide argumentation. — M. G.

cause première, immuable et éternellement parfaite qui aurait créé l'univers et assisterait impassible aux luttes et aux souffrances incessantes que sa loi aurait imposées à ses créatures.

S'il est vraiment un Dieu, qu'il soit au moins humain ; car plutôt que de nous incliner béatement devant une prétendue majesté divine, que nous ne saurions aimer ne pouvant la comprendre, nous préférons mille fois vouer notre admiration et notre amour à cette universelle humanité, immense Tout dont chaque être est la partie, à laquelle nous nous sentons tous, quoique libres, indissolublement liés, qui progresse par nous comme nous progressons par elle, et que, jusqu'au jour où l'on nous aura démontré l'existence dans l'univers, de quelque idéale vision plus puissante et plus grande qu'elle, nous continuerons à aimer par dessus toutes choses.

E. Lebay.

CAUSERIES
DU
PÈRE MATHABON

II

« Esprit et Matière »

— Mousse ! disais-je l'autre soir à mon filleul, si le père Mathabon double le cap de cet article *acô anara bèn*. (1)

Il s'agit de franchir les brisants de la science, et je crains de rester en pantenne en quelque endroit périlleux. Trop d'eau sous la quille est parfois dangereux quand on court le risque d'être désemparé par un mauvais grain d'aval.

Pourtant il n'y a pas à dire. J'ai promis au capitaine George de saillir dehors : il faut lever l'ancre, advienne que pourra.

×

Prenez le premier pékin venu.

S'il n'est pas possesseur d'un brevet de savant, soyez certain qu'il se gratifiera modestement de celui de demi-savant.

A m'honorer de ce dernier vocable, il n'y a donc pas grande vanité, pas plus que vous n'en verrez, j'espère, à ce que je prétende connaître les résultats pratiques des connaissances humaines. Que conséquem-

(1) Cela ira bien.

ment, sans avoir usé la substance grise de mon encéphale, contre le gréement de la haute science, aucun gros galonné ne saurait me faire prendre une voile à bourcet pour une livarde ou le perroquet de fougue pour le cacatois.

Si par exemple un savant de fort tonnage venait me dire :

— Père Mathabon, apprenez que la science connait la matière, car elle l'analyse dans son essence.

— Nenni *Moussu*, je lui répondrais carrément, cela n'est pas vrai, car votre savoir est impuissant à donner fond en ces parages. Non vous ne savez pas ce qu'est la matière ; ses propriétés vous échappent, et quelles que soient les bordées de grands noms, que vous puissiez envoyer dans la mâture de mon raisonnement, il me sera toujours possible d'opposer à vos savantes hypothèses, vos propres conclusions résumées dans cet aveu de Buchner, le maître matérialiste : « nos « connaissances en ce qui concerne les objets de l'expérience sont « bornées, superficielles, élémentaires..... Nous ne savons rien « quant à la nature de la matière. »

La controverse étant la caractéristique de l'incertitude scientifique, on voit les dynamistes nier la matière pour n'admettre que des forces ; d'autres nier les forces pour ne voir que des manifestations du mouvement ; si bien, que la science en arrive, en dernière analyse, à ne plus savoir si le mouvement n'est pas la force, ou la force le mouvement, ou le mouvement la matière.

Ces inconnues, mises en cercle, représentent assez bien le problème d'un homme qui, tournant autour d'un arbre, chercherait à se prendre lui-même au collet.

— Mais père Mathabon, pourriez-vous me dire, pourquoi diable vous appesantir ainsi sur le non possumus de la science sur la matière.

— Pourquoi ? Pour épingler tout simplement à votre attention cette petite remarque que tout le monde fait, mais que personne ne semble vouloir admettre, tant il est vrai, que les vérités trop simples sont dédaignées, et que chercher midi à quatorze heures quand il est à midi, est un besoin des plus singuliers de la nature humaine.

Cette petite remarque est :

Que si l'on voyait deux individus s'administrer les plus grossières épithètes pour soutenir mordicus, la couleur de telle étoffe qu'ils n'auraient jamais ni vue ni connue, on se tordrait de rire.

Qu'étant par conséquent imprudent, maladroit et même ridicule, d'imiter ces deux personnages, il est tout aussi fol de se déclarer l'implacable ennemi du matérialisme qu'il est tout aussi fol de se

déclarer l'implacable ennemi du spiritualisme, amis et ennemis, offenseurs et défenseurs discutant et bataillant avec des armes qu'ils ne connaissent absolument pas.

Que la matière étant inconnue dans son essence, dans sa quiddité, c'est-à-dire dans ses qualités ou propriétés intrinsèques, il est tout aussi incertain d'affirmer que le matérialisme aboutit au néant, qu'il est tout aussi incertain d'affirmer qu'il aboutit à la survivance.

Que l'expression spiritualisme, étant une abstraction inanalysable au même chef, il est également puéril de dire que le spiritualisme conduit à la survivance ou au néant, l'âme considérée dans son entité spirituelle, pouvant bien n'être qu'une étincelle de vie, susceptible de s'éteindre, comme s'éteint la flamme d'une bougie, après l'entière consomption de celle-ci.

Que dès lors, personne n'étant en mesure de montrer, preuves en mains, laquelle de ces deux inconnues est capable de nous donner la clef de la vérité d'outre-tombe, le plus élémentaire bon sens, conseillerait de ne pas s'injurier pour des mots qu'on ne comprend pas ; qu'une entente commune vaudrait mieux pour chercher la dite clef ; et qu'en définitive, il est vraiment grotesque de déclarer ennemis, sans savoir pourquoi, le matérialisme et le spiritualisme, qui peuvent bien tous deux renfermer la même vérité.

Ouf ! *N'en poucdi plus !* (1)

Le temps de rallumer la pipette du père Mathabon et je continue.

X

« Monde Périsprital »

Un soir Alpha nous posa cette question :

— Qu'entendez-vous par le mot matière ?

Mon ami Castelade s'empressa de répondre :

— La matière ? Parbleu, c'est tout ce qui est susceptible d'avoir une forme ; tout ce qui oppose de la résistance à notre toucher, etc.

— Très bien, dit Alpha. Mais à ce compte vous êtes tous fluidiques, mes chers terriens, depuis vos respectables personnes jusqu'à vos tuyaux de pipes.

— Ça, par exemple ! s'écria l'ami Castelade.

— Et sans doute, répliqua Alpha. Puisque vous dites très-bien vous-mêmes, que la matière implique, dans son acception la plus générale, l'idée de résistance, je vous demande si ce que vous appelez matière, m'en offre, à moi, de la résistance.

(1) Je n'en puis plus !

— Ah ! diable. C'est alors par rapport à vous autres, gens de l'autre monde, que vous appelez notre matière fluide.

— Et pourquoi pas, dit Alpha. Puisque le spiritisme (mot que vous avez d'ailleurs forgé vous-même) a pour objet l'étude de cet autre monde, qui peut tout aussi bien que le vôtre présenter une foule d'éléments complexes, il serait utile que nous nous entendissions sur la valeur relative des mots afin d'éviter toute équivoque.

Pous les différencier, dites donc matière terrestre, matière périsprítale ; et parce que celle-ci est l'antithèse (1) de celle-là, n'appliquez pas à la nôtre la dénomination vague de fluide, qui semble réduire la vie de l'au-delà à une existence purement subjective, ce qui est une erreur, comme nous serions en droit, nous, de commettre la même erreur,en jugeant d'après les mêmes apparences, à vous qualifier d'êtres fluidiques et d'existences subjectives, attendu, en effet, que si le contraire de votre matière vous *paraît* être l'élément fluide, le contraire de notre matière, qui est la vôtre, nous *paraît* être aussi, pour les mêmes raisons, le même élément fluide.

Je suis parmi vous. Me voyez-vous ? Non. Prenez le verre le plus grossissant, l'instrument de physique le plus subtil. M'apercevrez-vous quelque peu ? Pas davantage. Je pénètre dans vos appartements. Ai-je besoin d'ouvrir vos portes. Vos maisons, vos personnes m'opposent-elles de la résistance, ainsi que je l'ai déjà dit dans mes anciens courriers ? En aucune façon.

Je suis pourtant un être. Qu'est donc, pour moi, votre matière qui n'affecte aucun de mes sens, que je traverse avec la même facilité que vous traversez l'air atmosphérique ? Ce ne peut être évidemment que du fluide. Donc vous êtes fluidiques.

Vous le voyez, continuait Alpha, il est besoin de s'entendre pour ne pas tout confondre.

Si, vis-à-vis de notre monde, vous vous trouvez dans une aussi grande ignorance de conception que celle d'un aveugle-né à l'égard des couleurs, n'en déduisez pas à l'existence d'une simple et fluidique entité.

Quand on vous parle du monde périsprital et qu'on cherche à vous

NOTE D'ALPHA. — Le mot *antithèse* est ici employé à titre de simple figure et non pas comme exprimant l'état de la chose même. Nos éléments périsprítaux échappant à toute analyse terrestre, n'ont pas d'expression dans la langue humaine, pas plus que la diversité des couleurs n'a d'expression intelligible pour les aveugles-nés. Le mot *antithèse*, non employé absolument pour *contraire* n'exprime donc ici que la différence excessive, existant entre la nature apparente de la matière terrestre et la nature apparente, pour nous, de la matière périsprítale, trouvant chacune dans le cosmos leur principe d'évolution et d'affinité.

le représenter complexe, il semble, d'après ce que je lis dans vos têtes, qu'il doit en résulter un chaos d'éléments disparates, un désordre dans les lignes des vibrations fluidiques ou atmosphériques, par suite de la confusion de leurs chocs : d'où l'impossibilité vous semble-t-il, d'admettre une double existence terrestre et périspritale, agissant, vivant et pensant, dans les mêmes régions, ou à peu près, et confondue l'une dans l'autre.

C'est là une très grande erreur de l'imagination terrestre, qui semble ne pouvoir s'accoutumer à considérer les choses sous leur véritable aspect.

Imagination des choses vraies ? Que faut-il encore entendre par là, même et surtout sur votre terre ? La lumière et le son, par exemple, sont-ce des choses vraies ou seulement vraisemblables ? La nature est aveugle et muette : voilà au fond la vérité. Donc la lumière et le son n'existent qu'à l'état d'apparences organologiques, et ce n'est en définitive que l'effet bizarre d'une interprétation d'organes, qui fait que l'imagination terrestre conçoit, comme absolument vrai, un phénomène qui, au fond, est absolument faux, quant à la nature de sa prodution, puisqu'il consiste en réalité, pour la lumière et le son, à de simples ondulations et rien de plus.

Qu'il s'agisse du son ou de la lumière, du goût ou du toucher, on en arrive toujours à cette conclusion analytique, que le monde objectif terrestre n'est que l'interprétation inexacte des sens.

Si l'on se pénétrait bien de ces vérités, la pensée, sinon l'imagination, ne donnerait aux sens qu'une part restreinte de « *voyance* » (si l'on peut dire ainsi) et l'on admettrait par suite, qu'en dehors de ce cercle de voyance terrestre, bien des choses, en nous et hors de nous, doivent exister, sans que nous en soyons aucunement affectés.

Vous parlez de confusion, de désordre, d'impossibilité de respirer peut-être, dans un milieu vécu par les deux mondes. Mais remarquez que les vibrations lumineuses heurtent et traversent les vibrations auditives sans qu'elles s'en trouvent plus mal pour cela, puisqu'elles nous arrivent pures et distinctes.

L'élément éthéré nié par Newton, trouvé par Euler, affirmé par Fresnel, pénètre tous vos corps, et, circonstance qui paraît étrange à l'imagination, son mouvement ondulatoire, qui en est le principe, traverse en tous sens votre fameuse matière, sans éprouver la moindre inflexion, la moindre altération, le dit mouvement poursuivant à travers tous les corps sa ligne d'inflexible vibration.

Pourquoi donc notre monde n'existerait-il pas à côté du vôtre, dans le vôtre même, tout en restant distinct et parfaitement défini

dans son *modus vivendi*, puisqu'il vous est moins saisissable que l'élément éthéré.

J'allais dire : puisqu'il est plus quintessencié que vos éléments terrestres.

Si par quintessencié on entend plus subtil, il m'est impossible de comprendre moi-même ; car revenant sur ce que j'ai dit plus haut, et étant donné que de deux corps considérés, le plus subtil est celui qui permet à l'autre de le traverser, je suis forcé de conclure que votre matière terrestre semblerait d'ici plus subtile que la nôtre, puisqu'elle ne nous offre aucune résistance.

Mais si par quintessencié on entend qualité meilleure, je comprends ; car en comparant les deux mondes, en voyant comment s'exercent l'activité, le développement vital, l'existence périspritale me paraît être à l'existence terrestre, ce que le vol rapide de l'hirondelle est à la marche lourde et traînante du vermisseau ; ou mieux, si l'on compare l'ensemble des fonctions génératrices des deux mondes, ce que l'humus est à la végétation luxuriante qu'il fait éclore.

La vie périspritale est complexe quoique plus simple que la vie terrestre ; mais l'une est le complément de l'autre. La mort du corps terrestre n'est qu'une métamorphose de dédoublement ; c'est la dépouille, les débris de l'argile ayant servi de creuset à l'être périsprital.

Depuis l'arbrisseau jusqu'à l'homme, toutes organisations ayant principe de vie, possèdent sur terre un corps terrestre et un corps périsprital, le premier ayant pour cause finale sa désorganisation, après avoir aidé à la formation du second. Ces deux vies successives, ce va et vient de préparation et de formation corporelle, constituent le régime des deux mondes, se pénétrant l'un l'autre, se déversant l'un dans l'autre, vivant l'un par l'autre et concourant ensemble et au même titre à l'avancement solidaire du monde terrestre et du monde périsprital.

X.

— Voilà, *Moussu le lecteur*, ce que nous narra en substance l'Esprit Alpha, un certain soir au coin de la cheminée.

Nous l'écoutâmes avec plaisir, et votre serviteur, le père Mathabon en prit si bonne note dans sa mémoire, qu'il a pu vous en débiter quelques mots.

Comme je suis vieux, et que d'ailleurs je crains toutes les fatigues, vous me permettrez d'en rester là avec le travail de ma mémoire.

J'essuie ma plume et bonsoir. Au mois prochain.

LE PÈRE MATHABON.

VARIA

—

A PROPOS D'UNE QUESTION D'HYPNOTISME

L'action des médicaments à distance

L'action des médicaments à distance est loin d'être encore scientifiquement démontrée et acceptée sans conteste. Alors même qu'on admet l'existence de cette propriété de certaines substances d'impressionner sans contact matériel apparent l'organisme humain — et animal aussi sans doute — il faut nécessairement reconnaître que la possibilité de son application exige chez les sujets des conditions de réceptivité et de prédispositions spéciales. Ainsi de la sensibilité magnétique, nulle chez les uns, développée à l'extrême chez d'autres.

Ces différences d'impressionnabilité aux actions médicamenteuses à distance, ou aux manœuvres hypnotiques, ne peuvent, d'ailleurs, surprendre. Elles se rattachent à bien d'autres faits analogues. La différence, par exemple, dans l'intensité et parfois le mode — suivant les tempéraments et les idiosyncrasies — des effets thérapeutiques ou pathogénétiques des mêmes médicaments aux mêmes doses, administrés d'après les méthodes ordinaires, est bien connue. Et, d'une façon générale, la grande variabilité dans la réaction aux mêmes agents physiques ou moraux est, dans l'espèce humaine, un des principaux facteurs de l'individualité.

Ainsi donc, tant que l'on n'aura pas — et la tâche me paraît longue et difficile — déterminé exactement dans leurs moindres détails, les diverses variétés d'états physiques et moraux dans l'un desquels doit se trouver le sujet, sain ou malade, pour répondre aux excitations médicamenteuses à distance, les résultats obtenus par les chercheurs sembleront contradictoires.

Si l'on ajoute à cet élément d'incertitude tenant au sujet, les influences que doivent exercer sur des phénomènes si délicats, les conditions de milieu, les dispositions morales de l'expérimentateur lui-même, l'autorité, l'empire qu'il peut exercer abusivement et à son insu sur les personnes qui se prêtent à ses études, et d'autres causes d'insuccès et d'erreur : la simulation surtout ; si l'on réfléchit à la complexité de cette question scientifique, on ne s'étonnera pas des divergences qu'elle fait naître parmi les savants, et dont le petit entrefilet suivant, pris dans les comptes-rendus de la *Société de thérapeutique* est un nouvel exemple :

« M. Constantin Paul a prié M. Bourru, professeur à l'Ecole de

« médecine navale de Rochefort, de vouloir bien répéter dans son « service de Lariboisière ses expériences sur l'action des médicaments « à distance.

« M. Bourru a successivement expérimenté sur une femme hystéri- « que, l'alcool, l'eau de laurier-cerise, l'iodure de potassium, etc. ; « bien que les flacons fussent débouchés, aucun phénomène *caracté- « ristique* ne s'est manifesté.

« M. BUCQUOY pense que dans toutes ces questions d'hypnotisme, il « faut se défier de l'entraînement des observateurs eux-mêmes ; il faut « n'accepter un fait que lorsqu'il a été minutieusement contrôlé. Ainsi, « tous les médecins qui ont assisté, à l'hôpital de la Charité, aux « expériences de M. Luys, sont convaincus que M. Luys est trompé « par ses sujets. »

R.

MORT D'UN HOMME DE BIEN

Le *Devoir* du 22 janvier nous apporte une bien triste nouvelle. M. Godin, l'éminent socialiste, le philanthrope et généreux fondateur du Familistère de Guise, suivant de près son fils décédé récemment, vient d'être soudainement enlevé à l'affection unanime de toute une population de familles de travailleurs, ne comprenant pas moins de deux mille personnes, dont il était à la fois l'ami, le bienfaiteur et le père.

Ce fils de prolétaire, qui ne reçut d'autre instruction première que celle qu'il s'efforça de s'assimiler sur les bancs de l'école de son village, et qui, âgé de huit ans à peine, gémissait déjà en penseur et en philosophe sur l'insuffisance et l'imperfection des méthodes d'enseignement appliquées à cette époque de bon plaisir monarchico-religieux, eût le rare bonheur, parvenu à l'âge mûr, de réaliser, de « vivre » en quelque sorte, les rêves de son enfance et de se bâtir, en vraies et solides pierres, un de ces châteaux magnifiquement aménagé, comme l'imagination semblait seule capable jusqu'à lui d'en « faire » quelquefois en Espagne.

Contrairement aux tendances égoïstes de la plupart des grands usiniers qui s'arrondissent et s'engraissent aux dépens du maigre salaire de l'ouvrier, des sentiments innés d'une nature tout opposée ne cessèrent de guider cet homme de bien pendant le cours de sa vie si bien remplie.

« Je me demandais, tout enfant, lisons-nous dans son premier ouvrage, *Solutions Sociales*, si je devais me livrer à l'enseignement. Mais aussitôt, ajoute-t-il, un sentiment intime me poussait à cette autre pensée : non, je dois me livrer à l'apprentissage des arts manuels, car, par eux, j'ai un grand exemple à donner au monde dans la sphère où j'agirai.

«... C'est sous l'empire de l'idée que la pratique des arts manuels devait me conduire à un rôle pressenti, qu'à onze ans et demi je commençai à travailler le fer dans l'atelier de mon père, et à prendre une part au-dessus de mes forces, dans les travaux de la campagne à côté de mes parents. »

Son apprentissage terminé, le jeune ouvrier partait pour son tour de France.

« Et là, écrit-il encore, tous les jours se renouvelait pour moi le dur labeur d'un travail qui me tenait à l'atelier depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir.

« Je voyais à nu les misères de l'ouvrier et ses besoins, et c'est au milieu de l'accablement que j'en éprouvais que, malgré mon peu de confiance en ma propre capacité, je me disais encore : si un jour je m'élève au-dessus de la condition de l'ouvrier, je chercherai les moyens de lui rendre la vie plus supportable et plus douce, et de relaver le travail de son abaissement.

«... Je croyais à la justice, mais nulle part je n'en voyais l'application.

« L'humanité était-elle donc condamnée à entrevoir le juste et le bien sans pouvoir jamais en faire un usage rationnel ?

« C'est après plusieurs années de cette existence et de réflexions semblables, que j'acquis assez de confiance en moi-même pour débuter en industrie seul et sans aide. »

C'est ainsi que de quatre ou cinq ouvriers qu'il occupait à ses débuts, l'humble chef d'atelier mourait naguère à la tête de quinze à dix-huit cents travailleurs.

Les regrets unanimes qui lui ont fait cortège le 19 janvier et transformé ses obsèques en une sorte d'apothéose, disent mieux que des paroles, avec quelle vérité scrupuleuse le millionnaire sut tenir les promesses que s'était faites jadis le prolétaire.

Il *releva le travail de son abaissement* en s'associant les ouvriers qui se montrèrent les plus capables et en intéressant tous les autres, proportionnellement à leurs salaires, aux bénéficees de son industrie.

Il *donna un grand exemple au monde* en se montrant humain, en pensant aux moyens les plus propres à augmenter progressivement le bien-être de l'ouvrier, en même temps que celui de la femme et des enfants de ce dernier. A cet effet il fit construire, à proximité de ses vastes ateliers, ce magnifique palais populairement connu sous le nom

de Familistère et dans lequel, bien que logée chacune à part, chaque famille bénéficie de tous les avantages offerts à la communauté. Les soins vigilants réclamés par l'enfance, son éducation et son instruction, y furent plus particulièrement, de la part de M. Godin, l'objet constant d'une sollicitude toute paternelle. Des salles spéciales furent affectées à la nourricerie, d'autres au pouponnat, d'autres enfin aux écoles des différents âges... Mais abrégeons, vu surtout l'impossibilité où nous sommes, dans une aussi courte notice, de présenter à nos lecteurs une idée même sommaire, d'un tel homme et d'une telle œuvre.

De nombreux discours ont été prononcés aux funérailles; celui de M. Bernardot, en sa qualité de secrétaire du comité de gérance, abonde notamment en détails intéressants; il nous apprend que cet ami du bien eût à soutenir une lutte incessante contre toutes sortes de mauvais vouloirs coalisés, ce qui ne nous surprend pas, la route du progrès, pour les vrais novateurs, ayant toujours été la route du calvaire.

Il dut de triompher dans la tâche ardue qu'il avait entreprise, nous dit encore M. Bernardot, à l'intelligent concours d'une âme d'élite, sa digne compagne et collaboratrice infatigable, qui sut le comprendre et se montrer à la hauteur de ses conceptions. Honneur donc à l'un et à l'autre!

M. le Préfet de l'Aisne prenait ensuite la parole et terminait son discours en ces termes méritoirement élogieux : « Le département de l'Aisne a le droit d'être fier d'un tel citoyen qui laisse à son pays un grand souvenir, un grand exemple et un grand enseignement. »

M. Gaillard, l'un des trois délégués de l'Extrême-Gauche de la Chambre des Députés, rend hommage à son tour aux vues hardies et généreuses — utopies aujourd'hui, réalités demain — de son éminent et ancien collègue.

Sept ou huit autres orateurs se font encore entendre glorifiant tour à tour, qui l'ancien conseiller général, qui l'ancien maire, qui le philanthrope, qui l'industriel, qui le socialiste, qui enfin le spirite... Spirite, il l'était et sans vaine crainte du qu'en-dira-t-on, celui qui dans une lettre publiée par l'ancienne *Religion Laïque* de novembre 1887, s'exprimait ainsi :

« ... L'homme ne meurt pas ; il survit à la mort, emportant avec lui le fruit de ses œuvres bonnes ou mauvaises.

« Les bonnes œuvres font sa richesse, sa gloire et sa grandeur en l'autre vie. Les mauvaises actions sont le fardeau qu'il traîne à sa suite et qui font l'ignominie de son existence nouvelle.

« ... Les faits qui établissent la vie intelligente en dehors de la matière

ne sont pas nouveaux, leur existence a été connue dès la plus haute antiquité.

« ... Le nombre des personnes accusées de magie et de sortilège est incalculable. Pauvres victimes douées par la nature de facultés médianimiques dont elles ignoraient le plus souvent elles-mêmes la portée !

« Les prétendus miracles invoqués par l'Église, quand ils ont eu pour objet un fait réel, n'ont pas eu d'autre cause ; mais en ce cas on les a préconisés comme une manifestation du Ciel même.

« Quand, au contraire, les mêmes faits se sont produits sans le concours des prêtres, on les a attribués à la puissance du diable. Canonisant dans un cas, l'Église brûlait dans l'autre.

« ...Nous voulons la lumière sur toutes choses, nous croyons que tout ce qui existe a une raison d'être conforme aux lois d'ordre universel. Si l'homme survit à son existence terrestre, si la vie d'outre-tombe lui permet de se manifester à nous, c'est que cela rentre dans le plan de ces lois. Que ces faits aient pour conséquence de dérouter les sceptiques, qu'ils soient embarrassants pour les hommes dont l'amour-propre est engagé par des études et des affirmations en contradiction avec ces faits ce ne peut être un motif pour mettre la lumière sous le boisseau. »

Après de tels extraits et une profession de foi si peu dissimulée, on ne s'étonne plus que M. Doyen, administrateur-gérant du *Devoir*, ait été amené à prendre la parole en vue de saluer la dépouille vénérée, au nom de la société spirite du Familistère, dont M. Godin fut le président si franchement convaincu.

Le « scandaleux silence — justement signalé par M. Fauvety dans la *Religion Laïque* — gardé par la presse parisienne sur la mort de ce grand homme de bien » ne trouverait-il pas son explication dans cette présidence spirite publiquement avouée ? Comment s'y prendrait-elle, cette presse, pour glorifier les mérites supérieurs de l'homme et du novateur, sans rendre par là-même implicitement hommage aux principes philosophiques qui furent l'inspirateur de toute sa vie ? Que penserait dans ce cas « lecteur de Panurge » habitué par cette même presse, à n'établir jusqu'ici qu'une différence très peu appréciable entre spiritisme et idiotisme ?

Le temps n'est pas éloigné où ce dédaigneux langage de la grande presse ne sera plus qu'un cliché démodé, car, paraphrasant une parole célèbre, on pourrait déjà dire du fait spirite, comme du soleil, aveugle qui ne le voit pas. Nulle autre lumière ne permet à l'esprit de voir plus clair dans la vie, de lire plus couramment dans le passé et dans l'avenir ; un homme de la valeur de M. Godin ne pouvait donc pas l'ignorer et ne pas se laisser guider par elle.

En attendant que la *Vie Posthume* revienne plus à fond sur l'œuvre

écrite de ce novateur socialiste, où il y a tant à puiser et à s'assimiler, nous ne craignons pas de prophétiser d'ores et déjà que le nom, tout court, de Godin, débarrassé — comme c'est le propre des noms consacrés par la vraie popularité — de l'épithète bourgeoise de *Monsieur*, sera prononcé dans l'avenir à côté des Saint-Simon, des Cabet, des Fourier, auxquels il se montra même supérieur en ce sens qu'il eut le rare génie de présider lui-même avec un entier succès, à l'application pratique de ses théories.

Mus George.

NOTES ET IMPRESSIONS

Une définition de la Science

Il y a dans la *Tentation de Saint-Antoine* de Flaubert, une définition de la science superbe d'állure : « Mon royaume est de la dimension de l'univers, et mon désir n'a pas de bornes. Je vais toujours, affranchissant les mondes, sans haine, sans peur, sans pitié, sans amour et sans Dieu. On m'appelle la Science. »

Ces lignes donnent un frisson à la fois de terreur et d'infini orgueil. Elles marquent avec une ampleur et un relief excessifs le trait caractéristique de la science : son indifférence haute et sereine. Et elle ne nous paraît pas odieuse en ce parfait égoïsme, semblable au soleil impassible qui jette sa même radieuse clarté sur les scènes les plus diverses, sur les charniers débordant de cadavres et de vermine comme sur les tapis de paquerettes.

Mais c'est là l'image de la science abstraite, idéale, impersonnelle. Quand elle se réalise, se concrète, s'élabore dans les cervaux humains, elle perd de ses perfections. Exprimée par la parole et la plume des savants, elle devient souvent impartiale et haineuse. Elle est fière, il est vrai, elle veut dominer et guider. Autrefois, humble servante de la théologie, — *ancilla théologiæ*, — elle aspire maintenant à exercer sur les âmes la suprême influence. Succédanée de la religion, elle n'est pas loin d'exiger de ses fidèles le vœu d'obéissance aveugle. Elle s'est faite officielle et tyrannique, suit les errements de sa devancière. Les collèges de ses prêtres sont troublés par les rivalités et les jalousies. Elle est présomptueuse et vaine, rend de faux oracles sur lesquels elle ne revient que dépitée et de méchante humeur.

Et malgré tout elle sera dominatrice, reine et maitresse. Elle possède

une irrésistible force de transformation. Comme un enfant prodige étonne ses éducateurs et les élève à son tour, séduits par sa pureté morale ou sa vaste intelligence, ainsi la science doit réagir sur ses créateurs. Comprenant sa grandeur et sa puissance, pressentant la gloire de son hégémonie future, ils se soumettront à une discipline sévère pour acquérir sincérité, prudence, désintéressement, et devenir des ministres modèles d'une souveraine qui ne veut s'imposer que par la splendeur de ses mérites, de ses vertus et de sa beauté.

STEPHANUS.

Sympneumata ou la Nouvelle Force vitale, traduit de l'anglais de Laurence Oliphant. Paris, Georges Carré, éditeur, 112, boulevard St-Germain.

Il est possible que ce livre renferme des vérités bien profondes, il est possible qu'il nous donne la clé des grands mystères, et nous apporte, ainsi que l'indique son titre, la connaissance d'une nouvelle force vitale, il est possible enfin que les pages qu'il renferme, dictées sur le mont-Carmel, nous dit l'auteur, soient palpitantes d'intérêt, mais ce qu'il importait avant tout, c'était de le traduire en langage compréhensible et c'est justement ce qui n'a pas été fait. Or, comme il est toujours difficile de se prononcer alors qu'on ne comprend pas et que nous ne voudrions pas porter sur une œuvre, peut-être de mérite, un jugement téméraire, nous prions humblement nos amis lecteurs de vouloir bien nous excuser de notre insuffisance à deviner les rébus, nous contentant de leur citer, comme circonstance atténuante à notre crime de lèse-chronique, la phrase kilométrique suivante (page 207) dont le livre d'ailleurs abonde, et dont la nébulosité justifiera, nous l'espérons, notre absence de commentaires.

« Du moins quand le monde, maintenant dans l'enfièvrement d'une « surcharge de vitalité, fait face à un problème, aux mille têtes de « l'hydre, que ce problème soit social ou particulier, et dont ni l'ensei- « gnement, ni l'expérience du passé, ne donnent la solution complète, « il serait bon de découvrir par l'épreuve faite personnellement, en « toute sincérité, s'il n'y a rien de défectueux dans l'attitude des hommes « vis-à-vis de cette force vitale qui inonde les facultés ; si dans ce cas « cette défectuosité ne serait pas la cause du prolongement de désacord, « si la recherche faite de toute son âme, du témoignage donné à la « valeur et à la puissance des intérêts les plus nobles, n'est pas digne « d'être poursuivie ; si l'examen sans compromis au dedans de soi, « pour un quelque chose, qui devra être une loi de perfection à chacun

« pour lui-même, résultera ou ne résultera pas, en une connaissance
« claire, persistante et sensationnelle, et qui donne la jouissance, avec
« la connaissance, que la nature de cette vaste Puissance qui les fait
« vivre, que la nature aussi de cette merveille qu'ils sont eux-mêmes,
« et la nature encore qui est en tout homme, forment toutes, malgré
« quelques différences, et erreurs de surface, un grand et doux accord,
» la perception duquel a été l'objet de la lutte et des labeurs mi-incons-
« cients de la terrestre humanité, depuis un loiutain passé inconnu ; et
« qu'il doit à l'heure actuelle développer extérieurement jusqu'à l'entière
« plénitude ».

Il Corriere Spiritico. — Tel est le titre d'une revue mensuelle scientifique du Spiritisme que vient de faire paraître à Florence (Italie), le célèbre jeûneur GIOVANNI SUCCI. Le sommaire du premier numéro est des mieux remplis : Programme. — Spiritisme, Ame et Esprits.— A ceux qui étudient la théologie.— Les premiers éléments du Spiritisme.— Le Spiritisme, sa mission et son triomphe final.— La propagation du Spiritisme.— L'usage de la table psychographique.—Le Spiritisme moderne.

M. Succi se proposerait, parait-il, dans l'intérêt de la science et de l'humanité, de divulguer bientôt son secret ; les quelques lignes suivantes du premier article en laisseraient l'espérance :

« Quand notre Directeur Jean Succi aura à Florence entrepris et
« achevé son jeûne, nous ferons connaître quel est le mode d'applica-
« tion de la force spirite par lequel on peut atteindre ce but grandiose,
« une des découvertes les plus étranges et de la plus incontestable
« utilité, destinée à apporter une révolution dans la science physiolo-
« gique et psychologique actuelle et dans le bien-être de la société. »

La promesse est trop formelle pour l'oser croire vaine, et nos lecteurs peuvent compter que nous nous ferons un plaisir, aussitôt le fameux secret connu, de leur en faire part. En attendant nous acceptons volontiers l'échange avec notre nouveau confrère et lui souhaitons le plus durable et le plus heureux succès.

Errata. — Avant dernier numéro, page 140, 1re ligne du dernier alinéa : sois bénie, au lieu de soit bénie. Page suivante, 5me ligne : François *le* Champy, au lieu de François Champy.

Le Directeur-Gérant : Mus GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rueChevalier-Roze, 3 et 5.